

la comtesse et les joignait à son courrier qui, en dépit des efforts d'Henriot et de sa bande, continuait à parvenir à son père. Mme de Civray recevait, en échange des pages remplies d'amour et de larmes qu'elle adressait à son fils, des missives dans lesquelles Henri épanchait sa tristesse. Il avait perdu la force de tromper sa mère en lui laissant un peu de confiance ; loin de l'encourager dans la ténacité de son espoir, il s'efforçait de la préparer à une séparation inévitable. Henri, ne croyant point à son salut, attendait la mort avec une résignation puisant sa source dans sa foi et dans sa douleur. Mais la certitude de mourir, qui se trahissait dans chacune de ses lettres, n'empêchait point sa mère de conserver l'espérance. Cécile éprouvait, elle aussi, le besoin de croire au salut de celui dont le souvenir ne la quittait jamais. Sa tendresse désintéressée grandissait au lieu de s'éteindre. Sa pure flamme brûlait en montant vers le ciel, sans qu'une pensée d'égoïsme l'eût ternie. Certaine de n'être pas nécessaire au comte de Civray, elle ne lui gardait pas moins dans son cœur une place fraternelle. Elle aussi écrivait, se faisant l'écho des bruits du dehors, des nouvelles colportées, des conversations entendues, des journaux vendus. Et durant ses heures de solitude, Henri lisait et relisait ces témoignages de tendresse sans ombre, emplissant son cœur du parfum de la jeune âme qui s'épanchait à chaque ligne.

A certaines heures de la journée, pendant lesquelles les prisonniers pouvaient, à travers la fenêtre donnant sur la rue Paradis, apercevoir des êtres chers, et les reconnaître en dépit des déguisements sous lesquels ils se cachaient, une foule de parents, d'amis, se pressaient aux abords de Saint-Lazare. Chénier, Roucher et Henri de Civray étaient sûrs de trouver à une même place un groupe de femmes unies dans un sentiment identique. Pendant des minutes, qui leur semblaient toujours trop rapides, ils emplissaient leur cœur de la vision d'êtres aimés, et puisaient dans les regards, dans les baisers échangés à travers la distance, la force d'attendre jusqu'au lendemain.

Les Observateurs de l'esprit public connaissaient ces rendez-vous mystérieux ; plus d'une fois, des filles, des épouses, des mères furent arrêtées au moment où elles adressaient des signaux aux prisonniers.

Durant plusieurs mois, Mme de Civray fut presque à l'abri du danger. Mme Roucher et Eulalie jouissaient d'immunités et de facilités dont profitaient ses amies. Roucher était si évidemment innocent que l'on semblait tolérer ce qui pouvait adoucir ses souffrances. Il fallut l'arrivée du convoi de Bicêtre, la tentative d'incendie des forçats, et les déclarations d'Henriot à propos d'un prétendu complot liberticide, pour changer les règlements de la prison, introduire les rapiotages, inventer la table commune, et supprimer presque toute correspondance entre l'extérieur et les détenus. Avec la persécution, s'augmenta la violence du désir des prisonniers et de leurs familles de se voir, de s'entendre. La douleur, la tendresse redoublèrent d'ingéniosité. Les déguisements se multiplièrent, et les Observateurs eurent à lutter contre la persévérance et l'adresse des victimes.

Robert ne fut pas le moins actif des agents de la République. Ses maladresses, ses défaites, loin de le décourager lui inspirèrent une âpreté croissante pour suivre la piste d'une chasse monstrueuse. Lui aussi multiplia les travestissements, et après avoir perdu plusieurs semaines dans l'attente d'une rencontre qui mit entre ses mains Mme de Civray et Cécile de Saint-Rieul, il s'attacha un jour à deux marchandes de fleurs portant un éventaire richement garni de bouquets. Il s'était grîmé en ouvrier avec une perfection si parfaite que la comtesse ne se douta nullement de la surveillance dont elle était l'objet. Certain de ne point se tromper, et résolu à réparer ses premiers échecs, Robert suivit à distance la comtesse de Civray et la vit entrer dans la maison de la rue de la Loi qu'habitait Rose-Thé.

Il marcha derrière elles, et sans s'adresser au citoyen remplissant l'office de portier, il gravit l'escalier, et vit Mme de Civray et sa nièce heurter à une porte sur laquelle se trouvait écrit à la craie :

ROSE-THÉ, blanchisseuse de fin.

Au même moment, la porte faisant face à celle de Rose s'ouvrit sur le carré, et une tête de mégère hideuse, hagarde, coiffée de cheveux semblables à une couvée de reptiles noués apparut dans la baie noire d'une petite chambre.

Cette femme suait le vice et la méchanceté. On la devinait à la fois avare et cruelle. Robert comprit qu'il venait de trouver une complice.

— Citoyenne, lui demanda-t-il, pourriez-vous me dire s'il reste une chambre à louer dans cette maison ?

— Le portier le sait mieux que moi, répondit-elle d'une voix rogue.

— Sans doute, mais le portier est absent.

— C'est juste, il est appelé en témoignage contre un aristocrate qui a demeuré dans cet immeuble, et qui a failli nous compromettre tous. Heureusement ce soir l'affaire sera dans le sac : jugé à midi, exécuté à quatre heures, c'est dans l'ordre.

— Vous n'aimez pas les aristocrates ? demanda Robert en souriant.

— Moi ! Je voudrais les voir égorger jusqu'au dernier.

— Voilà les sentiments d'une bonne patriote.

— Ceux qui ne pensent pas comme moi méritent la guillotine, autant que le ci-devant.

— De sorte que, si vous pouviez rendre service à la République ?

— Elle peut me demander mon vieux sang, la République, parlez... Vous avez l'air de traquer un gibier ?

— C'est possible, mais pour le surprendre il faut un affût.

— Et l'affût est une chambre sur le palier ?

— Vous l'avez deviné.

Les yeux de la mégère flamboyèrent.

— Il y a donc des aristocrates ici ? demanda la hideuse vieille. Vous pouvez compter sur moi pour vous aider à les prendre. Où se cachent-elles, ces damnées ? Allez-vous les dénoncer tout de suite ?

— Quarante livres en or pour vous, si vous m'aidez, reprit Robert.

— Quarante livres !

Robert crut que la misérable trouvait la somme trop modique.

— Et le double, si je réussis.

— Vous réussirez, dit la ménagère, vous réussirez.

— J'aviserai, répondit Robert. Entrons chez-vous d'abord.

Il attendit en vain que Mme de Civray et Cécile quittassent le logis de Rose-Thé, elles y restèrent, et la conviction de Robert fut faite : c'était bien là qu'elles habitaient.

Dès le lendemain matin, avant l'heure des séances du tribunal, il se rendit chez Fouquier-Tinville.

Celui-ci était sorti, Marcus seul se trouvait dans son bureau.

Jeanne était à l'office dont elle avait fait un poste d'observation.

Le son de voix de Robert, arrivant jusqu'à elle, l'avertit de se tenir sur ses gardes. Ce n'était pas assez de ce qui venait de se passer entre elle et Marcus, elle devinait une complication nouvelle. Une révélation pouvait l'obliger à changer ses plans et peut-être rendre nécessaire le changement de domicile de la comtesse de Civray. L'oreille collée à la porte, elle écouta avidement les paroles échangées entre Marcus et l'Observateur de l'esprit public.

Celui-ci paraissait contrarié de ne point être reçu par le magistrat.

Marcus lui dit d'une voix qui n'était pas exempte de raillerie :

— Peut-être vaut-il mieux pour toi, citoyen Robert, que tu ne le rencontres pas. Le maître me semble de méchante humeur à ton endroit, et, au nombre des nouveaux dossiers que j'ai classés dernièrement, j'ai le regret de t'apprendre que j'ai trouvé le tien.

— Le mien ! s'écria Robert, je suis considéré comme suspect ?

— Et à juste titre. Qui ne sert point la révolution la trahit. Or, après avoir juré de nous livrer deux femmes, dont la fortune pouvait rendre de réels services à la patrie, tu es accusé de les avoir sauve-

gardées, moyennant un large acompte sur cette même fortune.

— Et ce dossier ? demanda Robert, la gorge serrée.

— Doit être placé demain matin sur le bureau du citoyen Fouquier.

— C'est bien, fit Robert, avant son départ pour le tribunal, la ci-devant Civray et sa nièce seront dans les mains de votre maître.

— Tu en es certain ?

— Comme de ma vie.

— Oh ! sur ta vie, je ne parierais pas grand'chose.

— Tu aurais tort. Cette nuit même je les ferai arrêter.

— C'est bien, fit Marcus, dans tous les cas tu es averti. Fournis une preuve de dévouement à la République, ou expie ton indifférence, sinon ta trahison.

— A demain, dit Robert.

Marcus ouvrit un dossier gonflé de papiers, et répéta :

— A demain.

Quand Robert fut sorti, Marcus haussa les épaules en murmurant :

— Je ne donnerais pas un assignat d'un écu de la tête de cet homme.

Jeanne avait tout entendu.

Cette fois, elle n'en pouvait douter, Robert connaissait la retraite de Mme de Civray.

Robert surveillait ou faisait surveiller le logis de la rue de la Loi : elle ne pouvait s'y présenter sans courir le risque d'être reconnue, livrée ; et, si elle jouait sa liberté avant d'avoir sauvé la comtesse et son fils, tous deux seraient bien perdus. Elle se demanda si elle ne pourrait point rue des Noyers, chez Mme Roucher, mais elle renonça encore à cette idée. En dépit d'un passé qui aurait dû le protéger, Roucher demeurerait suspect, et Jeanne était convaincue qu'il échapperait difficilement à la haine de ses ennemis. La pauvre et généreuse fille demandait à Dieu une inspiration, quand la femme de l'Accusateur public rentra de la séance du tribunal pour laquelle Jeanne lui avait coupé une parure de si haut goût.

— Dis-moi, tu as préparé ma toilette de linon ? La soirée sera gaie, je l'espère. Mets des fleurs partout, et amène-moi les enfants.

— Citoyenne, dit Jeanne, la robe de linon a quelques faux plis et réclame le coup de fer de la repasseuse.

— Tu as encore le temps de la porter chez Rose-Thé. Tu l'attendras, va vite et reviens de même.

— Oui, citoyenne, répondit Jeanne.

Elle quitta la chambre de sa maîtresse, et entra dans le cabinet qui lui servait d'atelier de travail, mais presque au même instant, elle poussa un cri d'angoisse si vibrant que la femme de Fouquier, et l'officienne occupée à la cuisine accoururent en même temps :

— Qu'y a-t-il ? demanda la citoyenne Fouquier.

— J'ai voulu marcher trop vite, un faux mouvement m'a fait tourner le pied... Je souffre cruellement...

— Pauvre fille ! soigne-toi, on va t'apporter des compresses d'eau froide...

— Ah ! et votre robe de linon ?

— La cuisinière la portera, donne tes indications pour Rose-Thé.

Jeanne traça quelques lignes à l'adresse de la jeune fille, et remit le billet à sa compagne.

Celle-ci partit immédiatement. Quand elle arriva chez la blanchisseuse, elle trouva la jeune fille occupée à donner le dernier coup de fer à un gilet de piqué, garni de franges, gilet que devait mettre l'homme auquel la Révolution donna le titre d'Incorruptible. Rose-Thé déplaça la lettre, la lut lentement et parut réfléchir.

RAOUL DE NAVERY

(A suivre)